Le Préambule des innombrables
<https://www.preambule.net/>

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e^ siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Figure de la comparaison : 35 poèmes ou extraits.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 35, révisée et augmentée le 08/01/24.

1552

RONSARD
1) Comme un Chevreuil…

1553

LA HAYE
2) Ainsi qu'au temps d'airain…

1554

LE CARON
3) Les fiers Géants…

1555

BAÏF
4) Comme quand au printemps…

LA TAYSSONNIÈRE
5) Comme en l'été…

1558

DU BELLAY
6) Comme le marinier…

1559

BABINOT
7) Comme une plaie…

1569

SAINTE-MARTHE
8) Comme on voit quelquefois…

1571

LA BODERIE
9) Comme un coupeur de bois…

1572

TURRIN
10) Non autrement…
11) Comme jadis…

1573

GADOU
12) Comme l'Aigle Royal…
13) Comme le corps malsain…

DESPORTES
14) Comme quand il advient…

1574

JODELLE
15) Comme un qui s'est perdu…

PERRIN
16) Dessus le flot…

1577

LE SAULX
17) Comme on voit quelquefois…
18) Comme on voit quelquefois…

1578

HESTEAU
19) Comme on voit en été…
20) Comme on voit un chevreuil

1579

Robert GARNIER
21) Redouter un enfant ?…

1583

LA JESSÉE
22) Le jeune Cerf navré…

BLANCHON
23) Comme le Marinier…
24) Comme quand la Cumaine…

BRETONNAYAU
25) Comme qui sûr et loin…

1585

DU BUYS
26) Comme souvent la main…

LE GAYGNARD
27) Comme en un beau Parterre…

1589

DESAURS
28) Tel qu'un passant…

1594

CHASSIGNET
29) Comme un pépin de noix…

1595

COIGNARD

30) Ainsi que le berger…

1600

VERMEIL

31) Comme un brave Coursier…

1601

MAGE DE FIEFMELIN

32) Comme l'Éclair du Nord…

1604

SPONDE

33) Quand le vaillant Hector…

1605

NERVÈZE

34) Comme on voit le soleil…

1618

BERNIER DE LA BROUSSE

35) Comme on voit bien souvent…

1552

RONSARD, Pierre de, *Les Amours*, Paris, veuve Maurice de La Porte, 1552, p. 29.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10406040/f41>

Texte modernisé

Comme un Chevreuil, quand le printemps détruit
L'oiseux cristal de la morne gelée,
Pour mieux brouter l'herbette emmiellée
Hors de son bois avec l'Aube s'enfuit.
Et seul, et sûr, loin de chiens et de bruit,
Or sur un mont, or dans une vallée,
Or près d'une onde à l'écart recelée,
Libre folâtre où son pied le conduit.
De rets ni d'arc sa liberté n'a crainte,
Sinon alors que sa vie est atteinte,
D'un trait meurtrier empourpré de son sang :
Ainsi j'allais sans espoir de dommage,
Le jour qu'un œil sur l'avril de mon âge
Tira d'un coup mille traits dans mon flanc.

Texte original

Comme vn Cheureuil, quand le printemps destruit
L'oyseux crystal de la morne gelée,
Pour mieulx brouster l'herbette emmielée
Hors de son boys auec l'Aube s'en fuit.
Et seul, & seur, loing de chiens & de bruit,
Or sur vn mont, or dans vne vallée,
Or pres d'vne onde a l'escart recelée,
Libre follastre ou son pied le conduit.
De retz ne d'arc sa liberté n'a crainte,
Sinon alors que sa vie est attainte,
D'vn trait meurtrier empourpré de son sang:
Ainsi i'alloy sans espoyr de dommage,
Le iour qu'vn œil sur l'auril de mon âge
Tira d'vn coup mille traitz dans mon flanc.

_↑_

1553

LA HAYE, Maclou de, *Les Œuvres*, Paris, Étienne Groulleau, 1553, « Sonnets d'Amour », f° 31r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71094t/f63>

Texte modernisé

Ainsi qu'au temps d'airain les trop audacieux
Montagne sur montagne à perte d'œil levèrent,
Et qu'ensemble d'accord au sommet arrivèrent
Essayant d'écheler la muraille des cieux :
En la même façon mes téméraires yeux
L'un sur l'autre penser mes désirs élevèrent,
Qui puis après unis de monter s'éprouvèrent
À la cime des monts du doux Loir gracieux,
Mais au point de l'abord ces enfants de la terre
Trébuchèrent punis sous le feu du tonnerre,
Aussi mes fols pensers sous un œil punissant
Tombèrent foudroyés en ma raison malade,
Dont un soupir de feu suis depuis vomissant
Qui me fait ressembler un second Encelade.

Texte original

A*insi qu'au temps d'airain les trop audacieux*
M*ontaigne sur montaigne à perte d'œuil leuerent,*
E*t qu'ensemble d'acord au sommet arriuerent*
E*ssayant descheler la muraille des cieulx:*
E*n la mesmes facon mes temeraires yeulx*
L*'vn sur l'autre penser mes desirs esleuerent,*
Q*ui puis apres vnis de monter s'esprouuerent*
A *la cime des montz du doulx* Loir *gracieux,*
M*ais au poinct de l'abord ces enfans de la terre*
T*rebucherent punis soubz le feu du tonnerre,*
A*ussi mes folz pensers sous vn oeil punissant*
T*omberent fouldroiez en ma raison mallade,*
D*ont vn souspir de feu suis depuis vomissant*
Q*ui me fait ressembler vn second* Encelade.

_↑_

1554

LE CARON, Louis, *La Poésie*, Paris, Vincent Sertenas, 1554, Sonnets, 74, f° 22r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70954t/f43>

Texte modernisé

Les fiers Géants pour écheler les cieux,
Se sont armés de force audacieuse,
Pyramidant la masse vicieuse
Des monts dressés à la crainte des Dieux.
Mais du grand Dieu le foudre rigoureux
Désorgueillit la bande Porphyreuse,
Encendroyant en la poudre Phlégreuse
L'inique effort de l'assaut malheureux.
Ainsi mes yeux renforcés de lumière
Pour assaillir ta clarté coutumière,
Pensaient dompter ton lustre gracieux.
Mais ta beauté comme étoile brillante
Darda sur moi le foudre de tes yeux,
Qui m'a brûlé de flamme violente.

Texte original

Les fiers Geantz pour echeller les cieux,
Se sont armez de force audacieuse,
Pyramidantz la masse vicieuse
Des montz dressez à la crainte des Dieux.
Mais du grand Dieu le foudre rigoreux
Desorgueillist la bande Porphyreuse,
Encendroiant en la poudre Phlegreuse
L'inique effort de l'assault malheureux.
Ainsi mes yeux renforcez de lumiere
Pour assaillir ta clairté coustumiere,
Pensoient donter ton lustre gracieux.
Mais ta beauté comme etoille brillante
Darda sur moy le foudre de tes yeux,
Qui m'a brulé de flame violante.

_↑_

1555

BAÏF, Jean Antoine de, *Quatre livres de l'Amour de Francine*, Paris, André Wechel, 1555, Second livre, f° 35r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k700906/f70>

Texte modernisé

Comme quand le printemps de sa verdure belle
Pare les champs plus beaux, lorsque l'hiver départ,
La biche toute gaie au point du jour s'en part,
Hors de son bois aimé, qui son gîte recèle,
Et de là va brouter l'herbelette nouvelle,
Sûre, loin des bergers, dans les champs à l'écart,
Ou sur les verts coteaux ou dans les prés, la part
Que son libre désir la conduit et l'appelle.
Ni n'a crainte du trait, ni d'autre tromperie,
Quand à coup elle sent dans son flanc le boulet,
Qu'un bon arquebusier caché d'aguet débande.
Tel, comme un qui sans peur de rien ne se défie,
Dame, j'allais le jour, que vos yeux d'un beau trait,
Firent en tout mon cœur une plaie bien grande.

Texte original

Comme quand le printems de sa uerdure belle
Pare les chams plus beaux, lors que l'iuer depart,
La bische toute gaie au point du iour s'en part,
Hors de son boys aimé, qui son giste recele,
Et de là ua brouter l'herbeléte nouelle,
Seure, loin des bergers, dans les chams à lecart,
Ou sur les uers coutaux ou dans les prez, la part
Que son libre desir la conduit & l'apelle.
Ni n'a crainte du trait, ni d'autre tromperie,
Quand à coup elle sent dans son flanc le boulét,
Qu'un bon arquebouzier caché d'aguét desbande.
Tel, come un qui sans peur de rien ne se defie,
Dame, i'aloy le iour, que uos yeux d'un beau trait,
Firent en tout mon cueur une plaie bien grande.

_↑_

1555

LA TAYSSONIÈRE, Guillaume de, *Les amoureuses Occupations*, Lyon, Guillaume Rouille, 1555, Sonnets, pp. 25-26.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70491n/f26>

Texte modernisé

Comme en l'été près du fleuve Scamandre
Se promenant pas à pas les Naïades,
Nymphes des bois, et chastes Oréades,
Voyant baigner la beauté d'Alexandre :

De Pégasis le cœur se laissa prendre
Pour s'asservir aux douces allégrades
De cet Archer qui fait les dieux malades
Quand il lui plaît, lequel la vint surprendre.

Ainsi fut fait mon doux asservissage
Voyant ma nymphe au long d'un clair rivage
Baigner l'objet de sa sainte splendeur.

Ô jour heureux ! ô bienheureuse Saône !
Jamais ne soit que ma lyre ne sonne
Los de ton cours près duquel j'eus tant d'heur.

Texte original

Comme en l'été près du fleuue Scamandre
Se promenans pas à pas les Naïades,
Nimfes des bois, & chastes Oreades,
Voyans baignér la beauté d'Alexandre:

De Peguasis le cœur se laissa prendre
Pour s'asseruir aus douces allegrades
De cet Archér qui fait les dieus malades
Quand il luy plait, lequel la vint surprendre.

Ainsi fut fait mon dous asseruisage
Voyant ma nimfe au long d'vn clair riuage
Baigner l'obiect de sa sainte splendeur.

O iour heureux! ó bienheureuse Sóne!
Iamais ne soit que ma lire ne sonne
Loz de ton cours pres duquél i'heuz tant d'heur.

_↑_

1558

DU BELLAY, Joachim, *Les Regrets*, Paris, Federic Morel, 1558, f° 9r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1520009n/f29>

Texte modernisé

C omme le marinier que le cruel orage
A longtemps agité dessus la haute mer,
A yant finablement à force de ramer
G aranti son vaisseau du danger du naufrage,
R egarde sur le port sans plus craindre la rage
D es vagues ni des vents, les ondes écumer :
E t quelqu'autre bien loin au danger d'abîmer
E n vain tendre les mains vers le front du rivage :
A insi (mon cher Morel) sur le port arrêté
T u regardes la mer, et vois en sûreté
D e mille tourbillons son onde renversée :
T u la vois jusqu'au ciel s'élever bien souvent,
E t vois ton Du Bellay à la merci du vent
A ssis au gouvernail dans une nef percée.

Texte original

C *omme le marinier que le cruel orage*
A *long temps agité dessus la haulte mer,*
A *iant finablement à force de ramer*
G *aranty son uaisseau du danger du naufrage,*
R *egarde sur le port sans plus craindre la rage*
D *es uagues ny des uents, les ondes escumer:*
E *t quelqu'autre bien loing au danger d'abysmer*
E *n uain tendre les mains uers le front du riuage:*
A *insi (mon cher* Morel*) sur le port arresté*
T *u regardes la mer, & uois en seureté*
D *e mille tourbillons son onde renuersee:*
T *u la uois iusqu'au ciel s'esleuer bien souuent,*
E *t uois ton* Dubellay *à la mercy du uent*
A *ssis au gouuernail dans une nef percee.*

_↑_

1559

BABINOT, Albert, *La Christiade*, Poitiers, Pierre et Jean Moines, 1559, « Prière », pp. 60-61.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15048590/f80>

Texte modernisé

Comme une plaie au cœur enracinée
Nous fait chercher les herbes vigoureuses,
Comme l'on court aux régions heureuses
Pour allonger l'heure de sa journée.
Quand la tempête en mer est retournée
Pressant la Nau d'ondes impétueuses,
Les Nautoniers d'armes industrieuses
Chassent le bouil de la mer animée.
Ainsi je cherche, ainsi je cours, je prie,
À toi qui es pour mon âme périe,
L'onguent, le lieu, et le port souverain.
Guéris ma plaie et me tire d'ici,
Chasse les vents, qui doublent mon souci,
Et ta clarté me fasse l'air serein.

Texte original

Comme vne plaie au cœur enracinée
Nous fait chercher les herbes vigoureuses,
Comme l'on court aus regions heureuses
Pour alonger l'heure de sa iournée.
Quand la tempeste en mer est retournée
Pressant la Nau d'ondes impetueuses,
Les Nautonniers d'armes industrieuses
Chassent le bouil de la mer animée.
Ainsi ie cherche, ainsi ie cours, ie prie,
A toi qui es pour mon ame perie,
L'onguent, le lieu, & le port souuerain.
Gueri ma plaie & me tire d'ici,
Chasse les vens, qui doublent mon souci,
Et ta clairté me face l'air serain.

1569

SAINTE-MARTHE, Scévole de, *Les premières Œuvres*, Paris, Federic Morel, 1569, *Le second livre des Imitations*, généthliaque [extrait], ff. 36v°-37r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713741/f89>

Texte modernisé

[…]
Comme on voit quelquefois un pied de lis naissant
Élever peu à peu son fleuron blanchissant
Au sein d'un beau verger, quand quelque pucelette
L'arrose tous les soirs de sa main blanchelette :
Il croît, et jà fait grand contente avec sa fleur
Le cerveau de l'odeur, et l'œil de la couleur :
Ainsi dans le beau sein de la France joyeuse
Toujours au cours heureux d'une accroissance heureuse
De petit à petit plus grand s'élèvera
Ce vigoureux enfant, et alors qu'il sera
En sa pleine grandeur, portera dans sa face
Peinte si bien au vif de sa mère la grâce,
Qui n'a rien de mortel, qu'au plus haut de son front
Luira je ne sais quoi que tous admireront.
[…]

Texte original

[…]
C*omme on voit quelquefois vn pié de lis naissant*
E*leuer peu à peu son fleuron blanchissant*
A*u sein d'vn beau verger, quand quelque pucelette*
L*'arrose tous les soirs de sa main blanchelette:*
Il *croist, & ia fait grand contente auec sa fleur*
L*e cerueau de l'odeur, & l'œil de la couleur:*
A*insi dans le beau sein de la* France *ioyeuse*
T*ousiours au cours heureux d'vne accroissance heureuse*
D*e petit à petit plus grand s'esleuera*
C*e vigoureux enfant, & alors qu'il sera*
E*n sa pleine grandeur, portera dans sa face*
P*einte si bien au vif de sa mere la grace,*
Q*ui n'a rien de mortel, qu'au plus haut de son front*
L*uyra ie ne sçay quoy que tous admireront.*
[…]

1571

LA BODERIE, Guy LE FÈVRE de, *L'Encyclie des Secrets de l'Éternité*, Anvers, Christofle Plantin, 1571, *Recueil de Vers*, Sonnets à Charles Toustain, sonnet 2, p. 318.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k713145/f319>

Texte modernisé

Comme un coupeur de bois qui à tâche entreprend
De tondre une forêt loin et large étendue,
Taille en un an un coin, puis l'autre part fendue,
Puis l'autre l'an d'après, arpent après arpent :
Quelques ans écoulés au même lieu se rend
Où premier il avait cette forêt tondue,
Et voit le bois recrû de cime plus ardue
Que quand il commençait, adonc il se repent.
Ainsi je me repens, qui osais entreprendre
La grand forêt des Arts encercler et comprendre,
Mais lorsque je reviens au lieu dont je partis,
Ce que j'avais taillé a la cime plus haute
Qu'oncques auparavant, et connaissant ma faute,
Or' plus rude me sens qu'oncques ne me sentis.

Texte original

Comme vn coupeur de bois qui à tasche entreprend
De tondre vne forest loing & large étendue,
Taille en vn an vn coing, puis l'autre part fendue,
Puis l'autre l'an d'apres, arpent apres arpent :
Quelques ans écoulez au mesme lieu se rend
Où premier il auoit ceste forest tondue,
Et void le bois recreu de cime plus ardue
Que quand il commençoit, adonc il se repent.
Ainsi ie me repen, qui osois entreprendre
La grand forest des Ars encercler & comprendre,
Mais lors que ie reuien au lieu dond ie parti,
Ce que i'auoy taillé a la cime plus haute
Qu'onques au parauant, & connoissant ma faute,
Or' plus rude me sen qu'onques ne me senti.

1572

TURRIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, *Livre des Sonnets amoureux*, Sonnet 3, ff. 47v°-48r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f111>

Texte modernisé

NOn autrement qu'était l'honneur mêlé
Des Éléments, avant que la nature
Eusse rangé cette lourde brouillure
Sans art, sans forme, en un ventre brouillé.
Et tel aussi qu'étant tout démêlé
Ce lourd chaos, l'amitié sainte et pure
D'un meilleur ordre, attacha la ceinture
Du vieil Neptune et de l'arc étoilé.
Ainsin étant comme en un petit monde
Les qualités de mon humeur féconde
Dans mon chaos mise confusément
Je ne pouvais éclaircir ce mélange,
Si quelque Dieu ne m'eût premièrement
Ouvert le pas par le rayon d'un Ange.

Texte original

N*On autrement qu'estoit l'honneur meslé*
Des Elemens, auant que la nature
Eusse rangé ceste lourde brouilleure
Sans art, sans forme, en vn ventre brouillé.
Et tel aussi qu'estant tout demeslé
Ce lourd cahos, l'amitié sainte & pure
D'vn meilleur ordre, attacha la ceinture
Du viel Neptune & de l'arc estoillé.
Ainsin estant comme en vn petit monde
Les qualités de mon humeur feconde
Dans mon cahos mise confusement
Ie ne pouuois eclarcir ce meslange,
Si quelque Dieu ne m'eut premierement
Ouuert le pas par le raion d'vn Ange.

1572

TURRIN, Claude, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Jean de Bordeaux, 1572, *Livre des Sonnets amoureux*, Sonnet 4, f° 48r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5577137p/f112>

Texte modernisé

COmme Jadis le plus petit Atride
Pour n'avoir pas du tout payé les Dieux
Qui veulent bien qu'on se souvienne d'eux
Fut détenu au bord du Phare humide,
Quand dévêtu de conseil, et de guide
Pour démarrer du Nil impétueux,
Il eut soudain, comme venu des Cieux
Le saint conseil de la Nymphe protide,
Ainsi j'étais fantasiant toujours
Comme on pourrait apaiser le discours
De mes esprits qui combattaient ensemble :
Quand tout ainsi que le vieillard Marin
Aida le Grec pour apaiser Jupin,
Votre beauté tout soudain me les emble.

Texte original

COmme Iadis le plus petit Atride
Pour n'auoir pas du tout paié les Dieus
Qui veulent bien qu'on se souuienne d'eus
Fut detenu au bord du Phare humide.
Quand deuestu de conseil, & de guide
Pour demarer du Nil impetueus,
Il eut soudain, comme venu des Cieus
Le saint conseil de la Nymphe prothide,
Ainsi i'estois fantasiant tousiours
Comme on pourroit appaiser le discours
De mes espritz qui combattoient ensemble:
Quand tout ainsi que le vieillard Marin
Aida le Grec pour appaiser Iuppin,
Vostre beauté tout soudain me les emble.

1573

GADOU, Adrian de, *La Marguerite, plus l'Hermitage*, Paris, Jean Mettayer et Mathurin Challenge, 1573, *L'Hermitage*, « À M. de Ronsard », f° 13v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f27>

Texte modernisé

Comme l'Aigle Royal qui domine, et surpasse
Tous les autres oiseaux, ne les dévore pas
Pour vivre simplement, et prendre leurs appâts,
Ainsi que de nature ils ont la propre grâce :
Mais à l'heure (sans plus) qu'il les voit prendre audace,
Le sentant dessus eux, sans respect, ni compas,
De vouloir faire guerre aux oisillons plus bas,
Pour leur témérité les poursuit, et les chasse.
Ainsi te supplier, grand Poète, il me faut,
Comme celui qui vole en France le plus haut,
Ne foudroyer mes vers, pour ma vaine entreprise :
Présumer sous ton vol rien ne veux, et ne puis,
Sinon que si de toi favorisé je suis
Ma monnaie au pays peut avoir cours, et mise.

Texte original

Comme l'Aigle Royal qui domine, & surpasse
Tous les aultres oyseaux, ne les deuore pas
Pour viure simplement, & prendre leurs appastz,
Ainsi que de nature ils ont la propre grace:
Mais à l'heure (sans plus) *qu'il les voit prendre audace,*
Le sentant dessus eulx, sans respect, ny compas,
De vouloir faire guerre aux oysillons plus bas,
Pour leur temerité les poursuit, & les chasse.
Ainsi te supplier, grand Poëte, il me fault,
Comme celuy qui volle en France le plus hault,
Ne fouldroyer mes vers, pour ma vaine entreprise:
Presumer sous ton vol rien ne veux, & ne puis,
Sinon que si de toy fauorisé je suis
Ma monnoye au pays peut auoir cours, & mise.

1573

GADOU, Adrian de, *La Marguerite, plus l'Hermitage*, Paris, Jean Mettayer et Mathurin Challenge, 1573, *L'Hermitage*, « À M. de Ronsard », f° 13v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f35>

Texte modernisé

Comme le corps malsain, et sujet à caterrhe,
Tantôt se deult du chef, et tantôt du côté :
Après, il plaint le cœur, qui le rend dégoûté,
Ou bien son estomac l'enfle, suffoque, et serre :
S'il guérit de cela lui fait encore guerre,
L'humeur en quelque membre, où reste sa santé,
Si que de l'un, en l'autre il sera tourmenté,
Jusqu'à ce que la mort l'aye mis sous la terre :
Ô dure vision ! que puisses-tu mentir,
Qui semblable à ce corps m'as un soir fait sentir
Ma France (puis dix ans) sous le fer, flamme, ou foudre,
Si d'un mal elle sort, deux lui viennent, en lieu :
,, Ainsi l'empire Grec, le Romain, et l'Hébreu
,, Sont venus (Montholon) finalement en poudre.

Texte original

Comme le corps mal sain, & subiet à catherre,
Tantost se deult du chef, & tantost du costé:
Apres, il plainct le cœur, qui le rend degousté,
Ou bien son estomac l'enfle suffoque, & serre:
S'il guerit de celà luy fait encores guerre,
L'humeur en quelque membre, ou reste sa santé,
Si que de l'vn, en l'autre il sera tourmenté,
Iusqu'à ce que la mort l'aye mis sous la terre:
O dure vision! que puisses-tu mentir,
Qui semblable à ce corps m'as vn soir fait sentir
Ma France (puis dix ans) sous le fer, flame, ou foudre,
Si d'vn mal elle sort, deux luy viennent, en lieu:
,, Ainsi l'empire Grec, le Romain, & l'Ébrieu
,, Sont venus (Montholon) finalement en pouldre

1573

DESPORTES, Philippe, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Robert Estienne, 1573, *Les Amours d'Hippolyte*, Sonnet LIV, f° 125v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70133n/f256>

Texte modernisé

Comme quand il advient qu'une place est forcée
Par un cruel assaut du soldat furieux,
Tout est mis au pillage : on voit en mille lieux,
Feux sur feux allumés, mort sur mort amassée.
Mais si ne peut sa gloire être tant abaissée,
Qu'un arc, une colonne, un portail glorieux
N'échappent la fureur du fer victorieux,
Et ne restent entiers, quand la flamme est passée.
Ainsi durant les maux que j'ai tant supportés
À la honte d'Amour, et de vos cruautés,
Depuis que par vos yeux mon âme est retenue :
En dépit du malheur contre moi conjuré,
Mon cœur inviolable est toujours demeuré,
Et ma foi jusqu'ici ferme s'est maintenue.

Texte original

Comme quand il aduient qu'vne place est forcee
Par vn cruel assaut du soldat furieux,
Tout est mis au pillage: on voit en mille lieux,
Feux sur feux allumez, mort sur mort amassee.
Mais si ne peut sa gloire estre tant abaissee,
Qu'vn arc, vne colomne, vn portail glorieux
N'eschappent la fureur du fer victorieux,
Et ne restent entiers, quand la flamme est passee.
Ainsi durant les maux que i'ay tant supportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame est retenue:
En despit du malheur contre moy conjuré,
Mon cueur inuiolable est tousiours demeuré,
Et ma foy iusqu'icy ferme s'est maintenue.

1574

JODELLE, Étienne, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Nicolas Chesneau et Mamert Patisson, 1574, *Les Amours*, sonnet XXX, f° 8v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609547g/f40>

Texte modernisé

Comme un qui s'est perdu dans la forêt profonde
Loin de chemin, d'orée, et d'adresse, et de gens :
Comme un qui en la mer grosse d'horribles vents,
Se voit presque engloutir des grands vagues de l'onde.
Comme un qui erre aux champs, lorsque la nuit au monde
Ravit toute clarté, j'avais perdu longtemps
Voie, route, et lumière, et presque avec le sens,
Perdu longtemps l'objet, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayant ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le jour,
Ce bien présent plus grand que son mal on vient croire.
Moi donc qui ai tout tel en votre absence été,
J'oublie en revoyant votre heureuse clarté,
Forêt, tourmente, et nuit, longue, orageuse, et noire.

Texte original

Comme vn qui s'est perdu dans la forest profonde
Loing de chemin, d'oree, & d'addresse, & de gens:
Comme vn qui en la mer grosse d'horribles vens,
Se voit presque engloutir des grans vagues de l'onde.
Comme vn qui erre aux champs, lors que la nuict au monde
Rauit toute clarté, i'auois perdu long temps
Voye, route, & lumiere, & presque auec le sens,
Perdu long temps l'obiect, où plus mon heur se fonde.
Mais quand on voit (ayans ces maux fini leur tour)
Aux bois, en mer, aux champs, le bout, le port, le iour,
Ce bien present plus grand que son mal on vient croire.
Moy donc qui ay tout tel en vostre absence esté,
I'oublie en reuoyant vostre heureuse clarté,
Forest, tourmente, & nuict, longue, orageuse, & noire.

1574

PERRIN, François, *Le Portrait de la vie humaine*, Paris, Guillaume Chaudière, 1574, Troisième centurie de sonnets, sonnet 66, f° 64r°v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521216s/f149>

Texte modernisé

DEssus le dos d'une grosse rivière
À petit bruit s'en vont les flots menus
Et ne font mal quand ils sont retenus
Dedans les bords de leur claire carrière.
Mais si un coup ils forcent la barrière
Et vont rouler par les plains inconnus
Jamais tant doux ne se sont contenus
Que débordés leur rage sera fière.
Ainsi raison tenant assujettis
Dans son rempart les humains appétits
Ce ne sera qu'une divine Idée
Mais si la porte un coup se vient ouvrir
Plus écumeux l'on les verra courir
Qu'au plain des champs la bête débridée.

Texte original

D*Essur le dos d'vne grosse riuiere*
A petit bruit s'en vont les flots menus
Et ne font mal quand ils sont retenus
Dedans les bords de leur claire carriere.
Mais si vn coup ils forcent la barriere
Et vont rouler par les plains incongnus
Iamais tant doux ne se sont contenus
Que débordez leur rage sera fiere.
Ainsi raison tenant assubiectis
Dans son rempart les humains apetis
Ce ne sera qu'vne diuine Idée
Mais si la porte vn coup se vient ouurir
Plus écumeux lon les verra courir
Qu'au plain des champs la beste débridée.

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 89, p. 84.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f85>

Texte modernisé

COmme on voit quelquefois sortir d'un creux rocher
Et gravir au coupeau de quelque arbre sauvage,
Un Dragon aguettant d'une mortelle rage,
L'Éléphant qu'il a vu de cet arbre approcher,
Et d'une dent bourrelle en la croupe accrocher
Cet animal grondant en vain dessous la charge,
Pour boire ivrognement son sang d'un gosier large,
Et l'ardeur de sa soif de ce sang étancher,
Puis l'Éléphant perdant avec son sang son âme,
En tombant accabler ce Dragon tout infâme,
Et en mourant meurtrir le meurtrier de sa vie,
Ainsi voit-on la mort qui d'une dent bourrelle,
Poursuivait mon époux d'une mort très cruelle,
Morte dessous sa mort, par sa mortelle envie.

Texte original

COmme on void quelquefois sortir d'vn creux rocher
Et grauir au coupeau de quelque arbre sauuage,
Vn Dragon aguettant d'vne mortelle rage,
L'Elephant qu'il a veu de cest arbre approcher,
Et d'vne dent bourrelle en la croupe acrocher
Cest animal grondant en vain dessous la charge,
Pour boire yurongnement son sang d'vn gosier large,
Et l'ardeur de sa soif de ce sang estancher,
Puis l'Elephant perdant auec son sang son ame,
En tombant accabler ce Dragon tout infame,
Et en mourant meurtrir le meurtrier de sa vie,
Ainsi void-on la mort qui d'vne dent bourrelle,
Poursuyuoit mon espoux d'vne mort tres-cruelle,
Morte dessous sa mort, par sa mortelle enuie.

_↑_

1577

LE SAULX, Marin, *Théanthropogamie en forme de dialogue par sonnets chrétiens*, Londres, Thomas Vautrolier, 1577, sonnet 90, p. 84.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71977q/f85>

Texte modernisé

COmme on voit quelquefois le Sacre audacieux,
Pourchassant le Héron d'une haine mortelle,
Se perdre dedans l'air d'une si hautaine aile,
Qu'on dirait qu'il voudrait écheler les hauts cieux,
Et puis incontinent refondre en ces bas lieux
D'un cingler plus isnel, et d'une force telle
S'enferrer l'estomac de la propre allumelle,
Du Héron qui meurtrit le Sacre injurieux :
Ainsi voit-on souvent sur cette terre basse,
Les sacres des Enfers qui d'une fière audace
Pourchassent à la mort ma colombe aux yeux verts,
Qui tendant de son bec cette pointe aiguisée,
Des sacres met à mort la troupe déguisée :
Car son bec peut fausser les portes des Enfers.

Texte original

COmme void quelque fois le Sacre audacieux,
Pourchassant le Heron d'vne haïne mortelle,
Se perdre dedans l'air d'vne si hautaine aile,
Qu'on diroit qu'il voudroit escheller les hauts cieux,
Et puis incontinent refondre en ces bas lieux
D'vn cingler plus isnel, & d'vne force telle
S'enferrer l'estomach de la propre allumelle,
Du Heron qui meurtrit le Sacre iniurieux:
Ainsi void-on souuent sur ceste terre basse,
Les sacres des Enfers qui d'vne fiere audace
Pourchassent à la mort ma colombe aux yeux vers,
Qui tendant de son bec ceste pointe aiguisee,
Des sacres met a mort la troupe deguisee:
Car son bec peut fausser les portes des Enfers.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, X, f° 35v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f96>

Texte modernisé

Comme on voit en été une bruyante nue,
Que le roide Aquilon va parmi l'air roulant :
Pleine de tous côtés se crever grommelant,
Et vomir le discord qui la rendait émue :
Tantôt embraser l'air d'une flamme inconnue,
Tantôt semer la grêle, et d'un tour violent,
Rouer un tourbillon qui noir se dévalant,
Enveloppe le chef d'une roche chenue.
Ainsi mon estomac comblé d'amoureux feu,
Qui de tes chauds regards croît toujours peu à peu,
Veut vomir la douleur qui le brûle et l'entame :
Ô beaux cheveux, bel œil, ô glace, ô flamme, au moins,
Puisqu'avez pris, épris, gelé, brûlé mon âme :
Connaissez mon amour dont mes maux sont témoins.

Texte original

Comme on voit en esté vne bruiante nue,
Que le roide Aquilon va parmy l'air roulant:
Pleine de tous costez se creuer grommelant,
Et vomir le discort qui la rendoit esmeue:
Tantost embraser l'air d'vne flame incogneue,
Tantost semer la gresle, & d'vn tour violent,
Rouer vn tourbillon qui noir se deuallant,
Enueloppe le chef d'vne roche chenue.
Ainsi mon estomac comblé d'amoureux feu,
Qui de tes chauds regards croist tousiours peu à peu,
Veut vomir la douleur qui le brusle & l'entame:
O beaux cheueux, bel œil, ô glace, ô flame, au-moins,
Puis qu'auez pris, espris, gelé, bruslé mon ame:
Cognoissez mon amour dont mes maux sont tesmoins.

_↑_

1578

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, Livre second, *Amours*, LXI, f° 48r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f121>

Texte modernisé

Comme on voit un chevreuil qu'un grand Tigre terrasse,
Qui deçà qui delà, ore haut ore bas,
Le vautrouille et l'étend dans son sanglant trépas,
Pavant des os du sang et de sa peau la place :
Puis en assouvissant sa carnagère audace
Tranche, poudroye, hume, et foule de ses pas,
La chair, les os, le sang dont il fait son repas,
Laissant parmi les bois mainte sanglante trace.
Et comme on vit jadis les borgnes Etnéans,
Rebattre à coups suivis les boucliers dictéans,
Sous le fer rehaussé d'une force indomptable :
Amour me va plongeant dans mon mortel tourment,
Me rompt, trouble, ravit, os, sang, et sentiment,
Et martèle mon chef d'un bras insupportable.

Texte original

Comme on voit vn cheureuil qu'vn grand Tigre terrace,
Qui deçà qui delà, ore haut ore bas,
Le vautrouille & l'estend dans son sanglant trespas,
Pauant des os du sang & de sa peau la place:
Puis en assouuissant sa carnagere audace
Tranche, poudroye, hume, & foulle de ses pas,
La chair, les os, le sang dont il fait son repas,
Laissant parmy les bois mainte sanglante trace.
Et comme on veit iadis les borgnes Ætneans,
Rebattre à coups suiuis les boucliers dicteans,
Sous le fer rehaussé d'vne force indomptable:
Amour me va plongeant dans mon mortel tourment,
Me rond, trouble, rauit, os, sang, & sentiment,
Et martelle mon chef d'vn bras insuportable.

1579

GARNIER, Robert, *La Troade*, Paris, Mamert Patisson, 1579, acte II, Andromaque, Ulysse [extrait], f° 13r°v°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1514027j/f33>

Texte modernisé

[…]
ANDROMAQUE. Redouter un enfant ? ULYSSE. Un enfant héritier
Des sceptres et vertus d'un Prince si guerrier.
ANDR. En un âge si tendre ? ULY. Il est tendre à cette heure,
Mais toujours en son âge un enfant ne demeure.
Ainsi l'enfant faiblet d'un Taureau mugissant,
À qui ne sont encor les cornes paraissant,
Incontinent accru d'âge et force, commande
Au haras ancien, sa paternelle bande.
Ainsi d'un tronc de Chêne un sion renaissant,
Qui va dans un hallier imbécile croissant,
Égal en peu de temps de hauteur à son père,
Élève dans le Ciel sa tête bocagère.
Ainsi d'un grand brasier qu'on pensait amorti,
Un simple mécheron, de la cendre sorti,
Dans la paille s'accroît, si que telle scintille
En peu d'heures pourra dévorer une ville.
[…]

Texte original

A*insi l'enfant foiblet d'vn* T*aureau mugissant,*
A *qui ne sont encor les cornes paroissant,*
I*ncontinent accreu d'âge & force, commande*
A*u haras ancien, sa paternelle bande.*
A*insi d'vn tronc de* C*hesne vn sion renaissant,*
Q*ui va dans vn halier imbecille croissant,*
E*gal en peu de temps de hauteur à son pere,*
E*leue dans le* C*iel sa teste bocagere.*
A*insi d'vn grand brasier qu'on pensoit amorti,*
V*n simple mecheron, de la cendre sorti,*
D*ans la paille s'accroist, si que telle scintille*
E*n peu d'heures pourra deuorer vne ville.*

1583

LA JESSÉE, Jean de, *Les Premières Œuvres françaises*, Anvers, Christophe Plantin, 1583, tome III, *Les Amours*, *La Marguerite*, livre II, p. 843 [série de comparaisons].
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f76>

Texte modernisé

LE jeune Cerf navré d'une blessure fraîche,
Devançant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oiseau de sa fin Chantre, Augure, et Courrier,
Alléché de ses chants le trépas même allèche.
En Juin la verte fleur devient et morte, et sèche :
La fontaine ruisselle à son bord nourricier,
Le froidureux Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parole fuit plus vite qu'une flèche.
Ainsi tout Amoureux, et cent maux endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moite, embrasé, murmurant,
Je cours, chante, fanis, écoule, ards, et murmure.
Je traîne, dis, ressens, jette, chéris, reçois,
Garrot, accord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salamandre, et voix.

Texte original

LE *ieune Cerf nauré d'vne blessure freche,*
Deuançant les Veneurs porte son trait meurtrier :
Et l'Oyseau de sa fin Chantre, Augure, & Courrier,
Alleché de ses chantz le trespas mesme alleche.
En Iuin la verte fleur deuient & morte, & seche :
La fontaine ruisselle à son bord nourrissier,
Le froidureus Serpent vit dans son chaud brasier,
Et la parolle fuit plus viste qu'vne fleche.
Ainsi tout Amoureux, & cent maus endurant,
Fuyard, plaintif, sec, moiste, embrasé, murmurant,
Ie cours, chante, fanis, escoule, ardz, & murmure.
Ie traine, dy, ressens, iette, chery, reçois,
Garrot, acord, langueur, onde, flamme, murmure,
En Cerf, Cygne, fleuron, eau, Salemandre, & voix.

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *les Amours de Dione*, sonnet XLVIII, p. 25.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f41>

Texte modernisé

Comme le Marinier agité de l'Orage,
Présageant le danger, poussé d'affection,
Pour refuge certain plein de dévotion,
Supplie l'Éternel le conduire au rivage.
Dressant ses yeux au Ciel, ses mains, et son courage,
Et ne retient en soi imagination,
Que des flots, de la mort, et de l'affliction,
Tremblant de désespoir idéant le naufrage.
Ombragé de la mort j'attends même secours,
Implorant la faveur du Dieu où j'ai recours,
Voyant à Mât rompu mon vaisseau dessus l'onde,
Me jugeant à ma fin, et Roi des malheureux,
Si je ne suis tiré des écueils dangereux,
Par la Divinité que j'adore en ce monde.

Texte original

Comme le Marinier agitè de l'Orage,
Presageant le danger, poussé d'affection,
Pour reffuge certain plein de deuotion,
Supplie l'Eternel le conduyre au riuage.
Dressant ses yeux au Ciel ses mains, & son courage,
Et ne retient en soy ymagination.
Que des flotz, de la mort, & de l'affliction,
Tremblant de desespoir Ideant le naufrage.
Ombragé de la mort i'attens mesme secours,
Implorant la faueur du Dieu où i'ay recours,
Voyant à Mast rompu mon vaisseau dessus l'onde,
Me iugeant à ma fin, & Roy des malheureux,
Si ie ne suis tiré des escueilz dangereux,
Par la Diuinité que i'adore en ce monde.

_↑_

1583

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *Pasithée*, sonnet LIV, p. 124.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f140>

Texte modernisé

Comme quand la Cumaine errante et insensée,
Pâlissait tout soudain d'une froide terreur,
Ayant laissé du Dieu la prophète fureur,
N'étant plus de son vent divinement poussée,
Ou comme l'on voyait la Thyade hérissée,
Ou le fol Corybant, enivré d'un horreur,
Éloigné de vos yeux je suis en telle affreur,
Affolé du regret qui trouble ma pensée,
La terreur des esprits agite mon cerveau,
Furieusement surpris d'enthousiasme nouveau,
Criant, exorcisant, écrivant mille charmes,
Jusqu'à ce que je voi' le Ciel de vos beautés,
Montrer sereinement ses flambeaux argentés,
Chassant par sa clarté mes furieuses alarmes.

Texte original

Comme quand la Cumaine errante & insensée,
Pallissoit tout soudain d'vne froide terreur,
Ayant laissé du Dieu la prophete fureur,
N'estant plus de son vent diuinement poussée,
Ou comme lon voyoit la Thyade herissée,
Ou le fol Chorybant, enyuré d'vn horreur,
Eslougné de voz yeux ie suis en telle affreur,
Affollé du regret qui trouble ma pensée,
La terreur des esprits agite mon cerueau,
Furieusement surpris d'enthousiasme nouueau,
Criant, exorcisant, escriuant, mille charmes,
Iusqu'a ce que ie voy le Ciel de voz beautez,
Monstrer sereinement ses flambeaux argentez,
Chassant par sa clarté, mes furieuses alarmes.

_↑_

1583

BRETONNAYAY, René, *La Génération de l'homme*, Paris, Abel L'Angelier, 1583, *La Colique*, sonnet liminaire, f° 141r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87105009/f315>

Texte modernisé

Comme qui sûr et loin regarde une tourmente
Balançant une nef sur les flots orageux,
Comme qui des plus grands voit les tragiques jeux,
Que le docte Garnier aux Français représente :
Encor que l'un ni l'autre il n'éprouve et ne sente,
Si ne les doit-il voir que les larmes aux yeux,
Et les soupirs au cœur : que vous fassiez, ô Dieux,
Que tel orage ou rage au loin de moi s'absente.
Et si les doit encor de loin encourager,
Et sûr par cris et vœux les tirer du danger,
En leur montrant le port, des mains et de la tête.
Ainsi moi qui contemple et qui plains votre mal,
Du port je vous fais signe allumant le fanal,
Pour vous faire écarter la Colique tempête.

Texte original

Comme qui seur & loing regarde vne tourmante
Balançant vne nef sur les flots orageux,
Comme qui des plus grands voit les tragiques ieux,
Que le docte Garnier aux François represente:
Encor que l'vn ny l'autre il n'espreuve & ne sente,
Si ne les doit il voir que les larmes aux yeux,
Et les souspirs au cœur: que vous faciez, ô Dieux,
Que tel orage ou rage au loing de moy s'absente.
Et si les doit encor de loing encourager,
Et seur par cris & vœuz les tirer du danger,
En leur monstrant le port, des mains & de la teste.
Ainsi moy qui contemple & qui plains vostre mal,
Du port ie vous fay signe allumant le phanal,
Pour vous faire escarter la Colique tempeste.

_↑_

1585

DU BUYS, Guillaume, *Les Œuvres de Guillaume Du Buys*, Paris, Guillaume Bichon, 1585, *Divers Sonnets*, XLIX, f° 177r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72567j/f364>

Texte modernisé

COmme souvent la main sanglante et furieuse
Entrant félonnement dedans quelque cité,
Et la rendant au sac d'un cœur trop irrité,
Pour avoir, en tenant, fait de l'audacieuse :
Ne peut se faire voir, du tout, si odieuse
Que quelque arc, un beau temple, ou autre rarité,
Ne témoigne en après, à la postérité
Qu'elle fut quelquefois superbe et glorieuse.
Ainsi ayant été presqu'à vos ennemis,
Assez indignement, vous, et vos biens soumis,
Tant qu'on n'en espérait que l'entière ruine :
Seigneur, vous faites voir qu'on se travaille en vain
De penser terrasser, du tout un cœur hautain,
Lequel tant plus il souffre, et tant plus il s'affine.

Texte original

COmme souuent la main sanglante & furieuse
Entrant felonnement dedans quelque cité,
Et la rendant au sac d'vn cueur trop irrité,
Pour auoir, en tenant, fait de l'audacieuse:
Ne peut se faire veoir, du tout, si odieuse
Que quelque arc, vn beau temple, ou autre rarité,
Ne tesmoigne en apres, a la posterité
Qu'elle fut quelquefois superbe & glorieuse.
Ainsi ayant esté presqu'a vos ennemis,
Assez indignement, vous, & vos biens soubmis,
Tant qu'on n'en esperoit que l'entiere ruine:
Seigneur, vous faictes voir qu'on se trauaille en vain
De penser terrasser, du tout vn cueur hautain,
Lequel tant plus il souffre, & tant plus il s'affine.

_↑_

1585

LE GAYGNARD, Pierre, *Promptuaire d'unisons*, Poitiers, Nicolas Courtoys, 1585, *Quelques Sonnets, et Poèmes*, p. 7.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k50754v/f485>

Texte modernisé

Comme en un beau Parterre un gros Œillet surpasse
Le plaisant Girofler en Giroflère odeur :
Comme l'ente fruitière aussi en sa grandeur,
De l'arbuste piquant l'épaisse tige basse :
Comme encor richement la Diamante glace
Toute Indienne pierre en sa claire lueur :
Et comme encor la Lune en sa ronde largeur,
Toute Étoile obscurcit dans le céleste espace :
Ainsi vous surpassez (ma Dame) en Majesté,
Honneur, Bonté, Vertu, toute Principauté.
Voire plus que l'Œillet, l'Ente, Diamant, Lune,
N'excellent en Odeur, Grandeur, Lueur, Largeur,
La Giroflée, arbust', Pierre, et Étoile aucune,
Vous préexcellez or des grand's Princesses l'heur.

Texte original

Comme en vn beau Parterre vn gros Oeillet surpasse
Le plaizant Giroufler en Giroufliere odeur:
Comme l'ente fruictiere aussi en sa grandeur,
De l'arbuste piquant l'epesse tige basse:
Comme encor richement la Diamante glace
Toute Indienne pierre en sa claire lueur:
Et comme encor la Lune en sa ronde largeur,
Toute Estoile obscurcist dans le cœleste espace:
Ainsi vous surpassez (ma Dame) en Maiesté,
Honneur, Bonté, Vertu, toute Principauté.
Voire plus que l'Oeillet, l'Ante, Diamant, Lune,
N'excellent en Odeur, Grandeur, Lueur, Largeur,
La Girouflée, arbust', Pierre, & Estoisle aucune,
Vous préexcellez Or des grand's Princesses l'heur.

1589

DESAURS, Clément, *L'Ératon*, Lyon, Benoît Rigaud, 1589, sonnet XL p. 50.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k15133152/f60>

Texte modernisé

Tel qu'un passant qui recru du voyage
Dessous un pin, se délasse et s'endort,
Sent qu'un fruit dur ébranlé par le nord
Lui choit dessus le blesse et l'endommage :
Et si encor cet insalubre ombrage
De sa santé affaiblit le support.
Ainsi un jour que plus ami le sort
Flattait mon Âme en ce mortel passage,
Je vis peu caut cette rare beauté :
Et m'amusant après sa rareté
L'occasion, une puissante œillade
Un bel accueil, un semblant, un souris
Fit choir sur moi : ainsi je fus depuis
D'un trait si doux, et sanglant et malade.

Texte original

Tel qu'vn passant qui recreux du voiage
Dessoubz vn pin, se delasse & s'endort,
Sent qu'vn fruict dur esbranlé par le nort
Luy choit dessus le blesse & l'endomage:
Et si encor c'est insalubre vmbrage
De sa santé afoiblit le suport.
Ainsin vn iour que plus amy le sort
Flatoit mon Ame en ce mortel passage,
Ie vis peu caut ceste rare beauté:
Et m'amusant apres sa rareté
L'occasion, vne puissante œillade
Vn bel accueil, vn samblant, vn soubris
Fit choir sur moy : aynsin ie feux depuis
D'vn trait si doux, & sanglant & malade.

1594

CHASSIGNET, Jean-Baptiste, *Le Mépris de la vie, et consolation contre la mort*, Besançon, Nicolas de Moingesse, 1594, sonnet CCCLXIX, p. 335.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8624590g/f345>

Texte modernisé

COMME un pépin de noix sous la terre jeté
Se consomme et pourrit et de sa pourriture
Se germe s'enfle et croît en plus grande stature
Que son tige n'avait auparavant été
Et comme le froment sort en épi crêté
Du terroir conservé en soigneuse culture
Et rend à son fermier la graine avec usure
Invitant la faucille au plus chaud de l'Été
Ainsi nos corps pourris en l'assise dernière
Ressortiront plus beaux hors de la froide bière
Comparaissant au jour du grand ajournement
Les bons seront alors devant le consistoire
Du Juge incorruptible en honneur et en gloire
Les méchants en vergogne, opprobre et damnement

Texte original

COMME *vn pepin de nois sous la terre ietté*
Se consomme & pourrit & de sa pourriture
Se germe s'enfle & croit en plus grande stature
Que son tige n'auoit auparauant esté
Et comme le froment sort en espi cresté
Du terroir conserué en sougneuse culture
Et rend à son fermier la graine auec vsure
Inuitant la faucille au plus chaud de l'Esté
Ainsi nos cors pourris en l'assise derniere
Ressortiront plus beaux hors de la froide biere
Comparoissant au iour du grand aiournement
Les bons seront alors deuant le consistoire
Du Iuge incorruptible en honneur & en gloire
Les meschans en vergougne, opprobre & damnement

1595

COIGNARD, Gabrielle de, *Œuvres chrétiennes*, Tournon, pour Jacques Favre en Avignon, 1595, Sonnets spirituels, CVIII, p. 62.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71874d/f62>

Texte modernisé

Ainsi que le berger qui voit une tempête
S'épaissir dedans l'air d'une noire couleur,
Menaçant les verts prés, et la superbe fleur,
De la rose, du lis, qui élève la tête.
Il serre les brebis dans sa basse logette,
Et triste voit tomber l'orage, et le malheur,
Puis revoyant Phébus il chasse sa douleur,
Et fait sortir aux champs sa bande camusette.
Ô Dieu lorsque j'entends comme un bruyant éclat,
Menacer mes péchés par un docte prélat,
Je m'en vais retirer à ta grand bergerie :
Remâchant l'âpreté de mes vices pervers,
Et puis à mon pasteur les ayant découverts,
Tu montres tes clartés, et mon âme est guérie.

Texte original

Ainsi que le berger qui voit vne tempeste
S'espessir dedans l'air d'vne noire couleur,
Menassant les vers prez, & la superbe fleur,
De la rose, du lis, qui esleue la teste.
Il serre les brebis dans sa basse logette,
Et triste veoit tomber l'orage, & le malheur,
Puis reuoyant Phœbus il chasse sa douleur,
Et fait sortir aux champs sa bande camusette.
O Dieu lors que i'entends comme vn bruyant esclat,
Menasser mes pechez par vn docte prelat,
Ie m'en vay retirer à ta grand bergerie:
Remaschant l'aspreté de mes vices peruers,
Et puis à mon pasteur les ayant descouuers,
Tu montres tes clairtez, & mon ame est guerie.

1600

VERMEIL, Abraham de, *Seconde partie des Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600, *Sonnets*, p. 270.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510328r/f278>

Texte modernisé

COMME un brave Coursier vieilli dans les armées
Tout impotent de coups, tout signalé d'hasards,
Dispensé pour jamais de la fureur de Mars
Pour être le mari des poutres enflammées,
Oyant le son guerrier des troupes animées,
Ou voyant les éclairs des écus et des dards,
Laisse l'Amour lascif pour l'amour des soudards,
Hennit, gratte, tressaut par les plaines aimées :
Ainsi toutes les fois qu'on discourt des combats,
Je frémis, je pâlis, je tressauts, je débats,
Figurant dans mon cœur l'image de Bellone.
Mais c'est trop follement : car un Rai de ses yeux
Chasse soudain de moi ce penser furieux,
Et me fait d'un Lion une Biche poltronne.

Texte original

COMME *vn braue Coursier vieilli dans les armées*
Tout impotent de coups, tout segnalé d'hazars,
Dispensé pour iamais de la fureur de Mars
Pour estre le mari des poultres enflammées,
Oiant le son guerrier des trouppes animées,
Ou voiant les esclairs des escus & des dards,
Laisse l'Amour lascif pour l'amour des soudards,
Hennit, gratte, tressault par les plaines aimées:
Ainsi toutes les fois qu'on discourt des combas,
Ie fremis, ie pallis, ie tressaults, ie debas,
Figurant dans mon cœur l'image de Bellonne.
Mais c'est trop follement : car vn Rai de ses yeux
Chasse soudain de moi ce penser furieux,
Et me fait d'vn Lion vne Biche poltronne.

_↑_

1601

MAGE DE FIEFMELIN, André, *Les Œuvres*, Poitiers, Jean de Marnef, 1601, *Le Spirituel, La Chrétienne*, ff. 293v°-294r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bd6t5750901s/f831>

Texte modernisé

COmme l'Éclair du Nord, qui fait lever l'Aurore
En se couchant, éclaire entre tous les flambeaux
Qui ajournent les Cieux de petits feux nouveaux
La nuit qui de la terre embellit le teint more :
Comme le demi-rond de Phœbé, qui colore
De ses rais argentés l'or des Astres plus beaux,
Passe en son Rond Croissant, sous qui croissent les eaux,
La splendeur des éclairs que le pilote adore.
Et comme de Phébus les rayons surdorés
Font honte à l'argent vif de Diane aux beaux rais
Délustrant son teint pâle en sa perruque blonde :
Ton œil, grâce, et esprit rare, aimable, et parfait
Éclaire, passe, ahonte en ses rais, geste, et fait
Tout ce qui est de beau, de bon, d'honnête au monde.

Texte original

COmme l'Esclair du Nord, qui fait leuer l'Aurore
En se couchant, éclaire entre tous les flambeaux
Qui aiournent les Cieux de petits feux nouueaux
La nuict qui de la terre embellit le teinct more:
Comme le demi-rond de Phœbé, qui colore
De ses raiz argentez l'or des Astres plus beaux,
Passe en son Rond Croissant, soubs qui croissent les eaux,
La splendeur des éclairs que le pilote adore.
Et comme de Phœbus les rayons surdorez
Font honte à l'argent vif de Diane aux beaux raiz
Delustrant son teinct pasle en sa perruque blonde:
Ton œil, grace, & esprit rare, aymable, & parfaict
Esclaire, passe, ahonte en ses raiz geste, & fait
Tout ce qui est de beau, de bon, d'honneste au monde.

_↑_

1604

SPONDE, Jean de, *Premier Recueil de diverses poésies*, Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1604, *Les Amours*, Sonnet XIV, p. 12.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86233195/f20>

Texte modernisé

Quand le vaillant Hector, le grand rempart de Troie,
Sortit tout enflammé, sur les nefs des Grégeois,
Et qu'Achille charmait d'une plaintive voix
Son oisive douleur, sa vengeance de joie.
Comme quand le Soleil dedans l'onde flamboie
L'onde des rais tremblants repousse dans les toits :
La Grèce tout ainsi flottante cette fois
Eut peur d'être à la fin la proie de sa proie.
Un seul bouclier d'Ajax se trouvant le plus fort
Soutint cette fureur et dompta cet effort,
J'eusse perdu de même en cette horrible absence
Mon amour, assailli d'une armée d'ennuis,
Dans le travail des jours, dans la langueur des nuits
Si je ne l'eusse armé d'un bouclier de constance.

Texte original

Quand le vaillant Hector, le grand rampart de Troye,
Sortit tout enflammé, sur les nefs des Gregeois,
Et qu'Achille charmoit d'vne plaintiue voix
Son oisiue douleur, sa vengeance de ioye.
Comme quand le Soleil dedans l'onde flamboye
L'onde des rais tremblans repousse dans les toits:
La Grece tout ainsi flottante ceste fois
Eust peur d'estre à la fin la proye de sa proye.
Vn seul bouclier d'Aiax se trouuant le plus fort
Soustint ceste fureur & dompta cet effort,
I'eusse perdu de mesme en ceste horrible absence
Mon amour, assailli d'vne armee d'ennuis,
Dans le trauail des iours, dans la langueur des nuicts
Si ie ne l'eusse armé d'vn bouclier de constance.

_↑_

1605

NERVÈZE, Antoine de, *Les essais poétiques*, Poitiers, François Lucas, 1605, p. 46. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510526m/f66>

Texte modernisé

Comme on voit le soleil par sa réflexion
Attirer les vapeurs des eaux et de la terre,
Et former tout soudain un nuage qui erre
Parmi l'air appelé moyenne région,
Et puis comme l'ardeur de son puissant rayon
Engrosse la nuée, elle enfante un Tonnerre,
Par le chaud et le froid qui se livrent la guerre,
Et font tomber la pluie après cette action,
De même ce bel œil, ce soleil de notre âge,
Des vapeurs de mon deuil engendra le nuage
Qui me couvrit le jour que je fis mes Adieux.
Le chaud de mon amour et le froid de ma crainte
Se choquant dans mon cœur firent tonner ma plainte,
Et les pluyes après tombèrent de mes yeux.

Texte original

Comme on voit le soleil par sa reflexion
Attirer les vapeurs des eaux & de la terre,
Et former tout soudain vn nuage qui erre
Parmy l'air appelle moyenne region,
Et puis comme l'ardeur de son puissant rayon
Engrosse la nuée, elle enfante vn Tonnerre,
Par le chaud & le froid qui se liurent la guerre,
Et font tomber la pluye apres ceste action
De mesme ce bel œil, ce soleil de nostre aage,
Des vapeurs de mon dueil engendra le nuage
Qui me couurit le iour que ie fis mes Adieux
Le chaud de mon amour & le froid de ma crainte
Se choquans dans mon cœur firent tonner ma plainte,
Et les pluyes apres tomberent de mes yeux.

_↑_

1618

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours de Thisbée*, sonnet XXIV, f° 69r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f161>

Texte modernisé

COmme on voit bien souvent au lever de l'Aurore
Rougir un bel œillet près d'un blanc Aubépin,
Jeune, frais, et douillet, ressemblant au tétin
D'une tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
Mais sitôt qu'Apollon de ses rayons nous dore,
Courant par le milieu du manoir Aimantin,
Il abaisse le chef, il basane son teint,
Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
Ainsi la douce fleur de la virginité,
Dès que l'âge a couru sur son temps limité,
Flétrit en un moment pour n'être cultivée,
Et attire après soi mille fleaux douloureux :
C'est un étrange mal, gardez-vous-en Thisbée,
Et sage recevez mes conseils amoureux.

Texte original

COmme on void bien souuent au leuer de l'Aurore
Rougir vn bel œillet pres d'vn blanc Aubespin,
Ieune, frais, & douillet, ressemblant au tetin
D'vne tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
Mais si tost qu'Apollon de ses rayons nous dore,
Courant par le milieu du manoir Aymantin,
Il abaisse le chef, il bazane son tein,
Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
Ainsi la douce fleur de la virginité,
Des que l'âge a couru sur son temps limité,
Flestrit en vn moment pour n'estre cultiuée,
Et attire apres soy mille fleaux douloureux:
C'est vn estrange mal, gardez vous en Thisbée,
Et sage receuez mes conseils amoureux.

_↑_